

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR KEN SCOTT

Au printemps 2008, j'ai accepté à contrecœur de rencontrer un vieux monsieur âgé de quatre-vingt-neuf ans. Je tentais désespérément d'achever l'écriture de mon troisième livre et devais terminer deux autres projets lorsqu'on m'a informé qu'un ancien prisonnier de la Seconde Guerre mondiale souhaitait écrire ses mémoires.

— C'est pas vrai, ai-je dit à ma femme, encore un récit de guerre !

C'est un homme nommé Filly Bullock qui nous présentés l'un à l'autre dans la petite ville d'Alfàz del Pi sur la Costa Blanca espagnole, un jour de mars exceptionnellement chaud. Filly m'avait prévenu que j'étais sur le point d'entendre le récit de guerre le plus formidable de toute l'histoire et que je donnerais n'importe quoi pour l'écrire.

J'étais plutôt prêt à parier le contraire. Ce vieux bonhomme ignorait à quel point j'étais occupé. Franchement, pourquoi avoir attendu d'atteindre l'âge de quatre-vingt-neuf ans pour songer à faire écrire son histoire ?

J'étais assis dans le salon bien entretenu d'Horace Greasley, lorsque sa femme Brenda a apporté le café. J'avais décidé de m'entretenir avec lui dix minutes, puis de décliner gentiment sa proposition. Franchement, en quoi est-ce que cette histoire me concernait ? J'étais romancier ! Certes, je m'étais essayé à l'écriture des mémoires d'un membre du Parlement, pas tellement célèbre ni très passionnant, mais ce livre n'avait jamais été publié. Et je n'avais jamais écrit pour le compte de quelqu'un d'autre. Je ne connaissais rien à ce domaine, je ne saurais même pas par où commencer !

Pendant plus de deux heures, Horace m'a relaté une version condensée de son histoire, tandis que je vidais de nombreuses tasses de café suivies de quelques bières (Horace, lui, préférait le gin). Bouche bée, j'ai écouté ce vieux soldat me raconter les rebondissements de sa malencontreuse capture, les horreurs de sa marche vers la mort et un voyage en train durant lequel des prisonniers alliés mouraient les uns après les autres. Et son histoire ne faisait que commencer.

J'ai écouté parler Horace « Jim » Greasley.

Il m'a raconté comment il avait frôlé la mort dans le premier camp, puis m'a fait le récit de sa première rencontre avec Rosa dans le deuxième. La jeune interprète allemande et le prisonnier émacié ont été instantanément attirés l'un par l'autre. Quelques semaines plus tard, il faisait l'amour avec elle sur un établi sale de l'atelier de perçage du camp, presque sous le nez des gardes allemands. Ils n'ont pas eu le coup de foudre ; il leur a fallu presque un an pour tomber amoureux. En fait, au moment précis où Horace a pris conscience

de ses sentiments pour Rosa et compris à quel point il l'aimait, les Allemands l'ont transféré dans un nouveau camp. Il était anéanti.

C'est à ce stade qu'Horace m'a annoncé que ce n'était que le début de son incroyable histoire. Il m'a ensuite relaté son passage dans le troisième camp, celui de Freiwaldau, en Silésie polonaise, en chuchotant pendant près d'une heure.

Je l'ai écouté en silence. Le livre prenait forme dans ma tête et je luttai désespérément contre l'envie de sortir mon stylo et de prendre des notes. J'avais des questions à lui poser. Pourquoi avoir attendu près de soixante-dix ans pour faire rédiger cet ouvrage ? Pourquoi s'être adressé à moi ? Quel était son état de santé ? Il faut parfois une année entière pour écrire un livre – allait-il tenir jusqu'au bout ?

Je ne lui ai jamais posé ces questions, car je craignais d'entendre des réponses qui ne me plairaient pas. J'ai accepté de faire une tentative. Pendant cinq mois, j'ai écouté Horace me raconter la plus grande histoire d'évasion jamais écrite. J'ai repensé à ma jeunesse, aux épisodes géniaux de la série *Colditz* et à Steve McQueen dans *La Grande Évasion*. Le témoignage d'Horace Greasley sur son passage dans les camps de prisonniers de guerre surpasse de loin tous les autres.

Ce qui le rend d'autant plus incroyable, c'est que chaque anecdote de ce livre est vraie. J'ai parfois été tenté de prendre des libertés avec la réalité, mais Horace ne voulait pas en entendre parler. Il avait raison, c'était inutile. Les mots inscrits dans ce livre ne sont pas ceux de Ken Scott, prête-plume, mais ceux d'Horace Greasley, ancien prisonnier de guerre.

Une sévère arthrose l'empêchait simplement de les écrire. Je ne m'attribue nullement le mérite de cet ouvrage ; je n'ai fait que coucher ses mots sur le papier.

La mémoire à long terme d'Horace et son attention aux détails sont remarquables. Parfois, lorsqu'il revivait les atrocités commises par ses ravisseurs allemands, les larmes lui montaient aux yeux. Et j'étais tout aussi ému. C'est une de mes faiblesses. Les larmes des autres me bouleversent toujours.

J'aimerais penser que le fait de raconter son histoire a permis à Horace de refermer le livre, en quelque sorte, des horreurs qu'il avait vécues pendant la guerre. Il a déclaré plus d'une fois que s'il souhaitait faire publier son témoignage, c'était pour ses codétenus – des hommes qui avaient été cruellement torturés par leurs semblables.

L'expérience que m'a offerte l'écriture de ce livre a enrichi ma vie ; rencontrer un homme comme Horace et l'écouter décrire sa souffrance a fait de moi une personne plus humble. Je doute que ma génération aurait été capable d'endurer les épreuves qu'ont dû surmonter ces hommes. J'ai raconté certaines de ces anecdotes à mes enfants, Callum et Emily, respectivement âgés de neuf et douze ans. Ces histoires étaient pour eux si fascinantes qu'ils m'écoutaient parfois avec la plus grande incrédulité décrire la souffrance des prisonniers ainsi que les actes cruels et barbares commis par des êtres humains. Il est important que nous n'oublions jamais la souffrance que subissent des personnes comme vous et moi pendant une guerre, et que nous nous rappelions qu'Horace faisait partie des chanceux : il est rentré chez lui vivant.

Nous devons continuer à expliquer à nos enfants la futilité et les horreurs de la guerre. Les politiciens qui déclenchent des conflits devraient faire un petit examen de conscience. Eux n'en subissent pas les conséquences ; seuls souffrent les jeunes, les hommes et les femmes de leurs pays et des pays qu'ils combattent.

Mes enfants ont rencontré Horace. Nous sommes devenus proches de sa femme Brenda et de lui. Je m'estime chanceux d'avoir rencontré un homme tel qu'Horace Greasley et je suis très honoré qu'il m'ait contacté afin que j'écrive son histoire.

J'espère seulement lui avoir rendu justice.

*Ken Scott,
Mai 2013*

Ce livre, inspiré d'une histoire vraie, est basé sur les récits d'un témoin oculaire de la Seconde Guerre mondiale et sur plus d'une centaine d'heures d'entretiens. C'est l'histoire d'une souffrance, d'un génocide et d'un asservissement... l'histoire d'un homme plein d'audace face à l'adversité.

PROLOGUE

Début février 1945, la guerre touchait à sa fin. L'Armée rouge avait déjà libéré le camp d'Auschwitz, ainsi que d'autres camps de la mort, et le monde écoutait, stupéfait, le récit bouleversant de ce que les soldats russes y avaient découvert. Tandis que défilaient devant ses yeux des images d'hommes, de femmes et d'enfants morts ou affamés, le monde civilisé apprenait aux informations la libération du camp de Bergen-Belsen. La population civile allemande elle-même était incapable, ou refusait peut-être, de croire ce qu'elle voyait et entendait. À Bergen-Belsen, les libérateurs britanniques avaient découvert trente mille détenus morts ou mourants. Les personnes squelettiques qui avaient survécu aux camps de la mort regardaient fixement l'objectif, tout juste capables de tenir debout ou de comprendre qu'on les libérait et que leur souffrance physique allait enfin cesser. Quelques détenus racontaient les conditions inhumaines dans lesquelles on les faisait vivre, la torture et la brutalité infligées par leurs gardiens. Un homme expliquait, tête baissée, que certains de ses compatriotes avaient fini par s'adonner au cannibalisme dans le simple espoir de vivre un jour de plus.

L'équipe du tournage zoomait ensuite sur un ignoble tas de cadavres de femmes nues, émaciées, qui avait été localisé à l'autre bout du camp. Jeunes filles, mères, grands-mères, aucune n'avait été épargnée. Ce tas de chair putréfiée de plus de soixante-dix mètres de long et neuf de large se trouvait au fond d'une fosse d'un mètre vingt à un mètre cinquante de profondeur. On diffusa ces images sur les écrans des cinémas du monde entier. Lorsque le commandant suprême des forces alliées, le général Dwight Eisenhower, découvrit les victimes des camps nazis, il ordonna qu'on prenne le plus grand nombre de photographies possible et que les Allemands des villages environnants soient amenés dans les camps et même contraints d'enterrer les morts. « Que tout soit immédiatement enregistré, dit-il. Allez chercher les films, allez interroger les témoins, car il est certain que quelque part, sur la route de l'histoire, des salauds oseront affirmer que ce n'est jamais arrivé. » Ses paroles étaient prophétiques.

Deux soldats russes de la 332^e division d'infanterie de l'Armée rouge étaient assis dans un camp de fortune à seize kilomètres de Posen, aujourd'hui Poznań, à la frontière germano-polonaise, dans une région appelée Silésie. Leurs camarades étaient entrés en Autriche quelques semaines plus tôt et avaient également pris Dantzig. Les forces britanniques et américaines avaient franchi le Rhin à Oppenheim. À l'évidence, l'Allemagne était attaquée de tous côtés. Le plus jeune de ces soldats s'appelait Ivan. Tout juste âgé de dix-neuf ans, il avait été appelé sous les drapeaux trois ans plus tôt et était déjà incroyablement aguerri. Néanmoins, lui-même était horrifié par certaines des histoires que racontaient les Alliés arrivés en renfort. Et bien qu'il eût hâte de libérer les camps auxquels on

l'avait assigné, il se demandait combien d'horreurs encore son jeune esprit allait devoir supporter.

Ivan avait une phobie – une chose l'ébranlait plus que toute autre. Pourquoi la vue du cadavre d'un enfant le bouleversait-elle autant ? À force, il aurait dû s'y habituer. Ivan se rappelait nettement le premier qu'il avait vu alors que sa division se battait pour défendre Stalingrad. *Mais pour quelle raison ?* se demandait-il. Le petit garçon, qui n'avait pas plus de quatre ans, s'était agrippé au cadavre de sa mère jusqu'à ce qu'il meure tout bonnement de froid un jour de cet hiver glacial. Le crâne de sa mère avait été réduit en bouillie par l'éclat d'obus d'un mortier allemand alors qu'elle tentait désespérément de trouver refuge au cœur de la ville. Elle était morte sur le coup. Le petit ange ne connaîtrait jamais la joie de lire un livre, de recevoir son premier baiser, de devenir père.

Le camarade d'Ivan, percevant sa peur, essayait de le convaincre qu'ils assistaient enfin à l'aboutissement de tout ce pour quoi ils s'étaient battus.

— On nous considérera comme des héros, camarade. Nous sommes là pour libérer nos alliés qui ont passé des années dans les camps nazis. Ces pauvres prisonniers ont été maltraités pendant cinq ans. Nous allons donner à ces chiens d'Allemands une leçon qu'ils n'oublieront jamais.

Ivan contemplait le feu. Il aurait dû ressentir sa chaleur, mais son esprit et son corps étaient comme anesthésiés.

— Est-ce que nous verrons des cadavres d'enfants, Sergei ?

Son aîné haussa les épaules.

— C'est possible, camarade. Et nous verrons peut-être même pire.

— Rien ne pourrait être pire, Sergei.

Ivan secoua la tête et avala le reste déjà froid du thé préparé quelques instants plus tôt. Même au printemps, les températures devenaient glaciales après le coucher du soleil dans cette région de la Pologne.

— Les nazis sont capables de tout, camarade. Ils ont entièrement rasé un village français. Ils ont rassemblé et fusillé tous les hommes et les garçons, puis ils ont conduit les femmes et les filles dans l'église du village.

Ivan aurait voulu se boucher les oreilles ; il ne voulait pas entendre la suite.

— Non, Sergei... Non.

— Ils ont incendié l'église et brûlé vives les femmes et les filles. On entendait les cris des nourrissons à des kilomètres à la ronde.

Ivan essuya une larme. Son camarade s'agrippa à la manche de son uniforme trop grand.

— Nous devons venger ces femmes et ces enfants, camarade. Nous devons accomplir notre mission, nous devons venger les morts de Kharkov, Kiev et Sébastopol. Nous le ferons en mémoire de tous les hommes, femmes et enfants russes massacrés par ces salauds d'Allemands, assassinés dans ces immenses usines de la mort. À Stalingrad, ils ont coupé nos lignes de ravitaillement, affamant volontairement notre peuple, car ils étaient incapables de nous vaincre à la loyale. Nous avons mangé des chats, des chiens et même des rats crus, nous avons mangé la colle des reliures de livres et du cuir industriel. On murmurait à certains endroits que nos compatriotes mangeaient la chair de nos frères et sœurs.

Pendant les quelques minutes de silence qui suivirent, Ivan prit conscience de l'ampleur des révélations de Sergei.

— Sont-ils à ce point inhumains, camarade Sergei ?

L'autre soldat soupira et acquiesça d'un signe de tête.

— Absolument, camarade. Absolument.

— Mais ils s'enfuiront, non ? Ils savent que nous arrivons. Ils vont sûrement fuir, pas vrai ?

Sergei sourit.

— En effet, camarade, mais nous courrons plus vite et plus longtemps qu'eux. Nous les pourchasserons et les attraperons comme des rats, et puis nous nous amuserons un peu avec eux.

Sergei tendit soudain la main, saisit brutalement l'entrejambe de son camarade et serra ses testicules dans son poing.

— Ces deux-là vont enfin pouvoir balancer la purée d'ici demain soir, camarade. Je peux te le garantir.

L'air perplexe, les larmes aux yeux, Ivan tenta de se libérer de la poigne ferme de son ami.

— Nous baiserons leurs *Fräuleins* sous les yeux de leurs pères et de leurs frères, puis nous les tuerons une par une. Ces hommes feraient mieux de s'enfuir, camarade ; ils feraient mieux de courir droit dans les filets des gentils Américains.

Sergei soupira de nouveau.

— Mais ces Américains n'ont pas vécu les mêmes choses que nous, camarade. Ces Yankees ont rejoint la guerre trop tard.

Le jeune soldat regarda son mentor, l'homme qui veillait sur lui comme un père depuis que leurs chemins s'étaient croisés. Une éternité semblait s'être écoulée depuis leur rencontre. Il regarda l'homme qui lui avait sauvé la vie plus d'une fois sur le champ de bataille. Il regarda cet homme qu'il aimait et respectait autant que son père, mais ne se comportait soudain pas mieux que ces ignobles nazis.

Le jeune Ivan était perdu. Le feu devant eux crépitait et sifflait sa mélodie. Comme les braises rougeoyantes s'éteignaient peu à peu, Ivan tendit la main vers le tas de bois puis jeta deux grosses bûches dans le feu. Son rougeoiement sembla faiblir un instant, mais bientôt, Ivan et Sergei virent une flamme légère commencer à lécher lentement mais sûrement le dessous des nouvelles bûches. Sa chaleur se fit aussitôt sentir. Cependant, Ivan y fut insensible.

— Dis-moi, Sergei...

— Je t'écoute, enfant de l'Union.

— Dans ces affreux camps de la mort, est-ce que les oiseaux chantent encore ?

Sergei fronça les sourcils, incapable de répondre.

— Enfin... les oiseaux, Sergei... ils ont sûrement vu tout ce qui se passait. Est-ce qu'ils chantent encore ?

Sergei laissa échapper un soupir.

— Tu deviens trop gentil, comme les Américains, camarade. Bientôt, tu vas te mettre à écrire des poèmes, ma parole.

— Je me réveillerai tôt demain matin, et si les oiseaux chantent, tout ira bien. Les oiseaux, Sergei... les oiseaux... ce sont eux qui nous le diront.

— Taisez-vous ! cria une voix à quelques mètres d'eux. On a besoin de pioncer avant les opérations de demain ; il faut faire le plein d'énergie avant de massacrer ces chiens d'Allemands.

Sergei sourit. Ses dents brillèrent dans le pâle clair de lune et Ivan se demanda comment elles pouvaient être en si bon état après plusieurs années d'alimentation frugale et de carences en vitamines. Bon sang, à une époque, quand ils se faisaient battre par les Allemands, ils n'avaient pas même une croûte de pain pendant des jours.

— Tu vois, camarade, c'est ce qu'on attend de toi. Demain, tu devras accomplir ton devoir. Nous devons supprimer les nazis de la surface de la Terre et tenir bon jusqu'à ce que nous atteignons Berlin.

— Oui, les nazis, Sergei, je suis d'accord, mais tous les Allemands ne sont pas forcément des monstres. Nos camarades se comportent comme des animaux en ce moment ; ils s'en prennent à des villageois, des vieillards et des femmes sans défense.

— Ils ont besoin de se venger, camarade. Comment leur en vouloir ? Qui pourrait bien nous en vouloir ? Les civils allemands, ces vieillards et ces femmes n'ont pas levé le petit doigt en voyant ce qui se passait. Le peuple russe s'est révolté, lui, quand il était mécontent de ses chefs. Pourquoi les Allemands n'ont-ils pas réagi ?

Ivan en avait assez entendu. Il pressentait qu'il dormirait mal cette nuit. Il enfouit la tête dans son sac de couchage et se blottit un peu plus près du feu. Leur interminable marche l'avait épuisé. Il commençait juste à s'assoupir lorsque Sergei se pencha au-dessus de lui et murmura à son oreille.

— Demain, camarade... et pendant les jours et les semaines qui suivront, nous allons montrer à la nation allemande, aux soldats, aux civils, aux hommes, aux femmes et aux enfants, ce qu'est la véritable méchanceté. Les Allemands vont tous regretter d'être nés.

Vivre dans le cœur et l'esprit du lecteur, c'est véritablement ne pas mourir.